

ISTINA

Trente-troisième année

1988

CENTRE D'ÉTUDES ISTINA

45, rue de la Glacière

F 75013 PARIS

Le baptême du prince Vladimir : une analyse marxiste

par BORIS RAUSCHENBACH*

Il y a mille ans, en 988, la Russie kiévienne rejoignait les rangs des États chrétiens d'Europe. La raison de cet événement doit être cherchée dans le développement étatique de la Russie kiévienne, ce processus n'étant religieux que par sa forme.

Certains représentants de l'athéisme scientifique ont mis en évidence le caractère forcé du baptême. L'histoire de la propagation du christianisme contient effectivement certaines raisons permettant de le croire. Prenons le « baptême » des tribus païennes baltes converties par les Croisés. Le procédé fut simple : les chevaliers écrasaient les autochtones, accaparaient les terres, y érigeaient leurs châteaux, imposaient le servage aux populations libres, et conféraient à ce pillage des apparences décentes en baptisant les survivants. Il s'agissait évidemment de s'emparer des terres et non de baptiser. Les Espagnols baptisèrent de la même façon les indigènes d'Amérique. Mais rien de semblable ne se passa en Russie, où les événements évoluèrent autrement, dans un sens, pour ainsi dire, opposé. Nous en reparlerons.

Ce qui eut lieu à la fin du x^e siècle dans la Russie ancienne constitua un événement marquant. Le grand prince Vladimir réalisa une audacieuse réforme étatique qui eut des prolongements importants. Je la comparerai à la réforme de Pierre le Grand. Cela nécessitait une énergique réforme féodale et de profondes transformations. C'est précisément cette réforme qu'on qualifie souvent de baptême de la Russie, ce qui n'est qu'une approche limitée du problème¹.

Pour mieux comprendre les processus qui s'opéraient à cette époque lointaine, il serait bon de récapituler les événements du siècle précédent. A la fin du ix^e siècle, Oleg, venu de Novgorod, s'empara de Kiev

* Article de la revue *Kommunist*, paru en traduction française dans le *Supplément aux Nouvelles de Moscou*, n° 5, février 1988. Boris Rauschenbach est lauréat du prix Lénine et membre de l'Académie internationale d'astronautique.

1 Pour éviter tout malentendu, je spécifie que si je parle du caractère féodal de ces réformes, de l'État, et de la société russe ancienne dans son ensemble, je le fais en me servant de concepts modernes, sans pour autant faire passer le prince Vladimir pour un « théoricien du féodalisme ».

et unit les Russies du Nord et du Sud (Novgorod et Kiev). On vit se dessiner les contours du futur État russe. Cette alliance encore peu solide était soutenue par des opérations contre les tribus indociles. La campagne réussie contre l'Empire byzantin permit de conclure un traité avantageux pour les Russes qui assura le paiement par leurs alliés d'un tribut annuel pour prix de leur non-agression.

Après la mort d'Oleg (début du x^e siècle), la précarité de l'alliance slave se manifesta rapidement et l'union se défit. Ce fut Igor qui dut la rétablir par la force des armes. Il trouva la mort dans une campagne contre un groupement de Slaves orientaux (Drevliens) auquel il cherchait à imposer un nouveau tribut. Sa femme Olga, régente auprès de leur fils Sviatoslav, mineur, le vengea cruellement. Cette triste expérience apprit à Olga à régulariser le tribut imposé aux alliés et leurs redevances. Ce fut un pas de plus vers un État féodal réglementé.

Une fois au pouvoir, Sviatoslav mobilisa son énergie contre les ennemis extérieurs du jeune État. Après avoir vaincu les Khazars, la troupe de Sviatoslav atteignit le Caucase du Nord. Sa campagne contre l'Empire byzantin fut victorieuse (à de rares exceptions près). Sur le chemin du retour, Sviatoslav fut tué dans une bataille...

Les luttes intestines entre les fils de Sviatoslav amenèrent au pouvoir Vladimir, en 980. Quel héritage reçut-il de ses prédécesseurs ? Il se trouva à la tête de tribus slaves dont l'union était encore peu cohérente, et cette situation nécessitait constamment l'usage (ou la menace) d'une force armée. Pour consolider ces tribus, le jeune prince prit deux décisions importantes. Tout d'abord, il se fixa à Kiev pour ne pas abandonner son pays durant les longs mois (voire les années) des campagnes militaires. Ensuite, il s'appliqua à unir (aujourd'hui, on dirait : idéologiquement) les tribus slaves alliées à l'aide d'une seule religion commune. Cela ne signifie pas que Vladimir n'ait point entrepris de campagnes militaires. Mais il ne s'attardait jamais sur les terres conquises et s'en retournait au plus vite à Kiev. Installé à Kiev, Vladimir amorça la construction d'ouvrages de fortification à l'est de la ville, confirmant ainsi son intention de rester perpétuellement dans sa capitale et de la protéger contre les nomades.

Quant au second problème — l'unification des tribus alliées — il essaya d'abord de le résoudre par le « nivellement des droits » de tous les principaux dieux des tribus (donc, des groupes de prêtres influents aussi). Quiconque arrivait de loin pouvait constater qu'à Kiev on vénérât et adorait non seulement les dieux du pays, mais aussi le dieu du pays de l'arrivant. C'est ainsi qu'apparut à Kiev un panthéon de six dieux païens, dont les vestiges furent découverts de nos jours par les archéologues. Il ne fait pas de doute que ces mesures prises par le prince Vladimir raffermirent l'État russe ancien.

Mais peu après, on devait constater que la voie dans laquelle il s'était avancé si loin conduisait à une impasse. Il y avait deux causes à cela. En effet, la religion païenne impliquait un mode de vie ancien, même après les innovations de Vladimir.

Les raisons du choix du christianisme

On avait besoin d'un droit nouveau, de rites nouveaux, d'une nouvelle évaluation des événements. Le paganisme ne pouvait rien proposer sur ce plan. Mais il était possible d'emprunter ces éléments nouveaux, tout prêts, à l'Empire byzantin.

La seconde cause consistait en ce que la Russie kiévienne ne pouvait pas rejoindre les pays évolués d'Europe et d'Orient, elle ne pouvait pas, pour citer un poncif de nos jours, atteindre « le niveau des standards mondiaux », sans emprunter à ces pays leur artisanat, leur technique du bâtiment, leur science, leur culture, etc. (De même, plus tard, Pierre le Grand utilisera les expériences acquises de l'Europe occidentale). Or, tout cela existait dans l'Empire byzantin.

Pourquoi l'Empire byzantin, justement ? En choisissant le (ou les) pays à imiter, Vladimir aurait pu tout aussi bien se tourner vers l'Orient musulman ou vers l'Occident catholique. Mais il préféra l'Empire byzantin, orthodoxe. (Quoique le schisme officiel, qui sépara le christianisme en Église orthodoxe et Église catholique se soit produit seulement en 1054, elles s'étaient en pratique séparées beaucoup plus tôt, ce qui m'autorise à utiliser cette terminologie.)

Le choix de Vladimir était, dans une grande mesure, déterminé historiquement, mais il était dû aussi à sa perspicacité. Des relations économiques assez étroites s'étaient déjà établies avec l'Empire byzantin, du fait de sa relative proximité. La Bulgarie, parente de la Russie de Kiev, avait été convertie au christianisme une centaine d'années auparavant. Cela avait été facilité pour beaucoup par saint Cyrille et saint Méthode qui créèrent l'écriture slave et prêchèrent le christianisme en langue slave. La décision de Vladimir était motivée, entre autres, par le fait que les offices de l'Église orthodoxe, à l'opposé de l'Église catholique, pouvaient être célébrés dans un langage compréhensible. Il convient de préciser qu'à cette époque l'Empire byzantin vivait encore son épanouissement, la tradition antique n'y était pas encore morte : dans ses écoles, on étudiait les œuvres d'Homère et d'autres auteurs classiques de l'Antiquité, et Platon avec Aristote étaient toujours vivants dans les discussions philosophiques...

Ni la Russie ni Byzance ne considéraient le baptême comme un acte purement religieux. En nous bornant à une approche laconique et simplifiée, disons que le point de vue de Constantinople se réduisait à ceci : puisque la Russie adoptait l'orthodoxie, et puisque l'Église orthodoxe avait à sa tête le patriarche et l'empereur byzantin, la Russie devenait automatiquement vassale de l'Empire byzantin... Vladimir et son entourage avaient une vision différente du problème. Le baptême et le recours à la culture et à la technique byzantines qui en découlait ne devaient nullement priver la Russie de son indépendance. Selon la conception du prince, la Russie devenait un État ami de l'Empire byzantin, mais parfaitement souverain. En tant qu'État ami, elle aurait à prêter à l'Empire son assistance militaire.

Les conditions posées par Vladimir

Le destin se montra favorable aux projets de Vladimir. En 986, l'empereur byzantin Basile II essuya une cruelle défaite, lors d'une guerre, et en 987, le chef d'armée byzantin Bardas Phocas s'approcha de Constantinople avec une troupe rebelle et se proclama empereur. Dans cette situation inextricable, Basile II demanda l'aide du prince Vladimir. Ce dernier la lui accorda, sauvant ainsi le trône impérial, mais ceci à des conditions assez strictes : d'une part, le baptême de la Russie devait s'effectuer d'après le « scénario » de Kiev ; en second lieu, Vladimir allait épouser Anne, la sœur de l'empereur, et occuperait ainsi la place qui lui était due parmi les suzerains de l'Europe.

L'empereur dut accepter ces conditions. Les troupes de Vladimir (6 000 combattants) l'aidèrent à battre Phocas, et Basile II conserva son trône.

L'année 988 arriva. Le baptême de la Russie commença, mais Basile II manqua à sa parole : l'arrivée de sa sœur Anne à Kiev fut reportée. Vladimir agit résolument : il assiégea Cherson (Khorsoun actuellement, en Crimée), important point d'appui byzantin sur la mer Noire. Cherson capitula. Vladimir menaça d'entrer en territoire byzantin, et Basile II céda. Ceux qui tiennent à la version d'« un baptême forcé » peuvent constater que la violence eut effectivement lieu : en battant les Byzantins, les troupes russes se firent baptiser.

Avant de voir la réforme féodale, examinons l'aspect religieux du problème. La conversion de la Russie païenne devrait être évaluée comme un processus positif, comme un passage à une religion plus « civilisée ».

La question se pose naturellement : comment se répandit le christianisme ? Ne se heurta-t-il pas à une résistance ? Lors de toutes les transformations décisives, le nouveau entrain en collision avec l'ancien, l'obsolète. Il convient donc de voir de plus près à qui le nouveau profitait.

Le prince, lui, y gagnait évidemment, car si autrefois il n'avait été que le chef d'une alliance de tribus, désormais son pouvoir était consacré, « donné par Dieu ». L'entourage proche de Vladimir en tira également profit, de même que sa « droujina » (sa garde). La réforme ouvrait de nouvelles possibilités à ceux qui entraient en relation avec l'Empire byzantin. Si, autrefois, ils avaient été des « barbares », des « Scythes », sur les marchés étrangers, dorénavant, ils étaient considérés, à Byzance et en Europe, comme des coreligionnaires, et en Orient musulman, comme les représentants d'une des religions mondiales. Le christianisme promit la liberté aux esclaves : l'esclavagisme n'étant pas propre au féodalisme, l'Église se prononçait violemment contre lui, particulièrement contre la traite des esclaves.

La résistance païenne

Ce furent les sacrificateurs païens qui allaient tout perdre. Ce groupe influent devenait absolument inutile. Dans ces conditions, les sacrifica-

teurs durent choisir entre deux tactiques différentes : tout d'abord, « la clandestinité », en continuant à célébrer secrètement — loin des villes, etc. — les rites anciens, à adorer leur idoles ; ou bien mener une résistance ouverte (voire armée) à l'ensemble des réformes de Vladimir.

La réaction de ce dernier aux deux tactiques fut différente. Il n'accorda presque aucune attention aux sacrificateurs clandestins ; il n'intervint pas contre eux, car ils ne représentaient aucun danger pour la réforme féodale, objectif principal du prince. Avec une réforme de cette envergure, il aurait été déraisonnable d'exiger que tout changeât d'un seul coup. La réaction à la résistance aux réformes féodales fut tout autre. Là, Vladimir se montra ferme et impitoyable, n'hésita pas à faire usage de la force militaire si besoin était. Mais ce qui nous importe, c'est qu'il recourut au glaive non seulement pour introduire la nouvelle religion mais aussi pour créer un État féodal centralisé.

La christianisation de la Russie se déroula graduellement et, selon les estimations actuelles, dura une centaine d'années. Vu les dimensions du pays, ce n'était pas beaucoup : car la Suède et la Norvège converties presque à la même période eurent besoin respectivement de deux cents cinquante et de cent cinquante ans.

La réforme étatique de Vladimir libéra le potentiel accumulé dans la société russe ancienne et le pays entra dans une période de développement impétueux, ce qui montre à quel point cette réforme fut opportune.

Les artistes byzantins, invités en Russie, édifièrent des bâtiments et des églises en pierre, y peignirent des fresques, des icônes, les embellirent de mosaïques ; les Russes faisaient leur apprentissage à leurs côtés. La génération suivante allait ériger des édifices compliqués dans les villes russes sans recourir aux étrangers. L'agriculture russe découvrit la culture maraîchère.

Les prêtres ne se limitaient pas à officier dans les églises nouvellement bâties, ils formèrent les « cadres nationaux » de l'Église russe, ce qui avait pour conséquence la propagation des connaissances et de l'instruction. Des écoles furent ouvertes dans lesquelles Vladimir envoya, malgré les pleurs des mères désespérées, les enfants de la noblesse (plus tard cette méthode sera reprise par Pierre le Grand) et il envoya des jeunes faire leurs études à l'étranger. Les annalistes apparurent. Comme tout État évolué, la Russie kiévienne se mit à frapper sa monnaie d'or.

Chose bizarre, les annales de cette époque ne racontent presque rien sur Vladimir. Cela s'explique peut-être par le fait qu'elles étaient écrites par des Byzantins nouveaux venus qui espéraient sans doute voir d'autres résultats de ce baptême. Vladimir n'obéissait pas à ses directeurs spirituels. Ce n'était pas le clergé immigré qui le commandait, mais bien le contraire.

Vladimir, le « Soleil rouge »

Mais si les chroniques sont muettes sur Vladimir il était exalté dans le folklore : et c'était alors l'appréciation la plus flatteuse que pût obtenir un homme politique. Vladimir, « le Soleil rouge », resta pour toujours dans la mémoire du peuple. Ce n'est pas un hasard. Car de tout temps les hommes ont voulu vivre aujourd'hui mieux qu'hier, et demain mieux qu'aujourd'hui. Peu de temps se passa entre le moment où les Kieviens admiraient avec étonnement les merveilles de Constantinople et celui où, après le baptême, ils purent en voir de semblables à Kiev. Cela remplissait leur âme de fierté et de confiance quant à l'avenir de leur pays.

Avec le temps, lorsque le féodalisme parviendra à son épanouissement, l'Église aidera la classe dominante à opprimer les paysans. Bien plus, elle deviendra elle-même le plus important des féodaux. Mais pour le moment, la Russie kievienne était gouvernée par le « prince aimable » Vladimir le Soleil rouge.

La politique réfléchie et énergique de Vladimir introduisit la Russie dans le système des États chrétiens d'Europe. Sa situation internationale se raffermissait. La Russie devenait « connue aux quatre coins de la terre ». La cadence rapide des transformations ne put cependant assurer l'achèvement de la réforme féodale du vivant de Vladimir et sa cause fut parachevée par son fils, Yaroslav le Sage. Les annales rapportent que « Vladimir laboura le champ, Yaroslav l'ensemença », et « nous », (c'est-à-dire la génération suivante) « faisons la moisson ». Quelle fut donc la « semence » de Yaroslav ?

L'apport de Yaroslav

Après avoir accédé au trône de Kiev, à la suite d'une pénible lutte intestine, Yaroslav reprit la réforme amorcée par son père, avec tout autant d'énergie. Comme lui, il dressa des remparts pour protéger ses terres, mais cette fois principalement à l'ouest. Comme son père, il veilla à ce que rien ne vînt entraver les transformations féodales. Il s'appliqua manifestement à faire de Kiev l'égale de Constantinople. Si cette dernière était célèbre pour Sainte-Sophie, à Kiev on entreprit également d'ériger une majestueuse cathédrale consacrée à cette même sainte¹ ; une porte d'or embellissait les remparts des deux villes. Yaroslav encouragea fortement le commerce : il fit frapper de la monnaie tant d'or que d'argent.

Pourtant le souci principal de Yaroslav fut de créer l'« intelligentsia » russe (dans la mesure où ce terme peut être appliqué, conventionnellement, à cette époque-là). Il ne suffisait pas de savoir l'alphabet, il fallait épargner à la Russie la nécessité d'« importer » des prêtres grecs, il fallait lui donner ses propres savants, écrivains, philosophes.

1. On peut constater, en passant, que les connaissances hagiographiques de l'auteur sont d'un niveau égal au reste de la science (N.d.I.R.).

Au Moyen Âge, les monastères furent l'unique foyer de culture. Ils jouèrent le rôle tant de centres religieux que d'académies des sciences et d'universités. Ce fut là que se formèrent des générations d'érudits. Les princes et les tsars s'y rendaient non seulement pour prier mais aussi pour y chercher conseil, car ils y trouvaient souvent les plus compétents de leurs compatriotes. On vit donc sous Yaroslav apparaître les monastères et les moines russes.

Les registres des xv^e-xvii^e siècles (ceux des époques antérieures ne se sont pas conservés) montrent que la majorité des livres des bibliothèques de ces monastères étaient de caractère laïc. On y conservait les annales, les chronologies, les descriptions de voyages (ouvrages de géographie), des traités philosophiques et militaires, des œuvres telles que la *Guerre juive* de Flavius, etc. Les moines érudits avaient une instruction polyvalente.

Les monastères rédigeaient leurs annales (Nestor), écrivaient des compositions polémiques (souvent teintées de politique), recopiaient des livres (c'est aux scribes monastiques que nous devons la chance de pouvoir lire les annales aujourd'hui). Les médecins des monastères soignaient gratuitement les laïcs. Les monastères fournirent des prêtres et des hiérarques qui remplacèrent les Byzantins.

Les rapports avec Byzance tantôt s'amélioraient, tantôt se détérioraient. Profitant, en 1037, de ce que Yaroslav était en situation difficile face aux Petchénègues, Byzance força le prince de Kiev à fonder une métropolie russe avec un Grec à sa tête. L'Église russe fut formellement soumise à Constantinople. L'Empire byzantin tenait toujours à voir en la Russie kiévienne sa vassale.

Le premier métropolite russe

En 1051, après la mort du métropolite grec, une chose inouïe se produisit : Yaroslav réunit l'épiscopat et désigna comme métropolite — sans consulter l'empereur ni le patriarche de Constantinople — Hilarion, prêtre russe du village princier de Bérestovo. L'Église russe consolida de nouveau son indépendance.

Le métropolite Hilarion fut sans doute très doué. On lui doit un échantillon remarquable de la littérature russe ancienne, « Le Dit de la loi et de la grâce ». A en juger par ce titre, on pourrait croire qu'il s'agit d'un traité de théologie classique. Saint Paul, déjà, avait soulevé, dans son Épître aux Hébreux, le problème de la corrélation entre l'Ancien Testament (loi donnée par Moïse) et le Nouveau Testament (la grâce donnée aux hommes par le Christ). Naturellement, ce problème était interprété en faveur de la grâce. Mais Hilarion proposa dans son ouvrage une version nouvelle, politiquement motivée, de ce thème classique.

Puisque la grâce comptait plus que la loi, le nouveau pouvait souvent être supérieur à l'ancien. Il en découlait que les peuples qui recevaient le baptême plus tard que les autres, ne leur étaient pas forcément infé-

rieurs. Les prétentions de Byzance au droit d'aînesse par rapport à la Russie étaient donc dépourvues de fondement. En se concentrant plus spécialement sur le baptême de la Russie, Hilarion avança que ce n'était pas un mérite de Byzance. Le baptême eut lieu selon le désir des Russes eux-mêmes, il ne constituait qu'un premier pas, et un grand avenir était promis au peuple russe.

En resserrant encore plus son thème, Hilarion fit l'éloge du prince Vladimir qui avait baptisé la Russie, et de sa politique. Il suggéra de canoniser Vladimir comme un « nouveau Constantin ». L'empereur Constantin qui avait fait du christianisme la religion officielle de l'Empire romain, plusieurs siècles auparavant, avait introduit le christianisme là où il était déjà pratiquement répandu. Vladimir, lui, fit d'un pays totalement païen un pays chrétien, ce qui fut beaucoup plus difficile. De ce fait, son mérite était de loin supérieur à celui de Constantin...

L'ouvrage d'Hilarion représentait en fait une arme idéologique efficace dans la lutte pour l'indépendance de la Russie kiévienne. Byzance ne s'y trompa pas, et la canonisation de Vladimir fut refusée.

Sous Yaroslav, l'alphabétisation et l'éclosion des écoles se poursuivirent (et pas seulement à Kiev). Nous disposons d'un témoignage sur l'ouverture, en 1030, d'une école pour 300 enfants à Novgorod. Les écoles n'étaient pas réservées aux garçons — on en ouvrait d'autres, pour les filles. Toutes les couches de la société apprenaient peu à peu à lire et à écrire, à preuve les chartes sur écorce de bouleau qu'on découvre encore de nos jours. Le niveau de culture de la Russie ancienne progressait rapidement.

Les États civilisés ne sauraient exister sans une législation écrite et Yaroslav entreprit de créer un corps de lois, « Rousskaïa Pravda », ainsi qu'une série d'autres textes. Bref, parachevant les réformes de Vladimir, Yaroslav fit de la Russie kiévienne un État féodal en libre développement qui ne le cédait en rien aux autres.

Quel est donc le bilan de l'activité de ces deux princes ? Premièrement, la Russie s'unit en un seul État féodal, avec une nouvelle culture progressiste pour l'époque, avec des lois écrites, avec la nouvelle religion. L'ancienne division en tribus disparut. L'unité ethnique des Russes anciens reçut une consécration étatique pour donner naissance, plus tard, aux Russes, aux Ukrainiens, aux Biélorusses. Deuxièmement, les réformes placèrent définitivement la Russie au même niveau que le reste du monde civilisé. Elle ne le cédait plus aux autres pays, ni sur le plan de son système socio-économique (c'était le féodalisme qui continuait à se développer), ni sur le plan culturel, artisanal ou militaire. L'introduction du christianisme, base idéologique de la structure étatique féodale unique de la Russie ancienne, joua un rôle progressiste dans le haut Moyen Âge.

L'essor rapide de l'État russe ancien produisit une impression colossale dans le monde. L'annaliste occidental Adam de Brême qualifia Kiev de

« perle de l'Orient » et de « rivale de Constantinople ». Mais c'est peut-être grâce aux mariages dynastiques que le prestige international de la Russie ancienne apparaît avec le plus d'évidence. Si Vladimir prit « une femme digne » par la force des armes, sous Yaroslav le tableau changea radicalement. Lui-même épousa la fille du roi de Suède, sa sœur était reine de Pologne, ses trois filles reines respectivement de Hongrie, de Norvège et de France, son fils était marié avec une sœur du roi de Pologne, son petit-fils avec la fille du roi d'Angleterre, sa petite-fille avec Henri IV, le roi germanique et le souverain de l'Empire romain d'Orient. N'est-ce pas une preuve du prestige international de l'État russe ancien comme puissance d'avant-garde ? En l'espace de deux générations, cet État surgit d'un conglomérat de tribus « barbares », aux yeux de l'Europe étonnée. Tels furent « le labour » et « la semence » de Vladimir et de Yaroslav.

Aujourd'hui, nous avons toutes les raisons d'être fiers de ce que firent nos grands ancêtres et de nous rappeler avec gratitude leur labeur. Ce qui eut lieu il y a mille ans constitua un pas en avant important sur le long chemin de l'histoire.